

MONICA KRISTENSEN

LE SIXIÈME HOMME



MONICA KRISTENSEN

LE SIXIÈME HOMME

Traduit du norvégien par Loup-Maëlle Besançon

Longyearbyen... un nom plutôt énigmatique pour cette capitale minuscule nichée dans l'archipel du Svalbard et plongée une grande partie de l'hiver dans la nuit polaire. Au jardin d'enfants – pourtant bien surveillé – les petits aiment chahuter et se cacher sous la maison, entre les pilotis dissimulés par un épais manteau neigeux. Quand la petite Ella disparaît, c'est l'effroi. Comment une ville d'à peine deux mille âmes peut laisser disparaître ses enfants ?

C'est le branle-bas de combat au commissariat plutôt habitué à une certaine routine : les chasses à l'ours en scooter des neiges – leurs couloirs migratoires menacent régulièrement de traverser la ville –, les petits trafics des pêcheurs contrebandiers ou les conflits syndicaux à la mine de charbon qui surplombe la ville et fait vivre de nombreuses familles.

Quand le père d'Ella disparaît à son tour, les langues se délient. Victime ou coupable ? Les rumeurs fusent et l'inquiétude se répand dans les maisons comme une traînée de poudre.

Monica Kristensen est née en Suède et a grandi en Norvège. Glaciologue, elle est la première femme à avoir dirigé une expédition en Antarctique. Elle vit actuellement à Oslo.

Le sixième homme s'inscrit dans une série de polars se déroulant au Svalbard. Une région que connaît très bien l'auteur puisqu'elle a séjourné pendant six ans dans cet archipel le plus septentrional d'Europe, situé à la jonction des océans Atlantique et Arctique.

Le sixième homme

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo,
et le Centre National du Livre, Paris.

Monica Kristensen

Le sixième homme

traduit du norvégien par Loup-Maëlle Besançon

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Kullunge

Illustration de couverture :
© plainpicture/Scanpix/Espen Gees
Cartes :
© Anne Bordenave

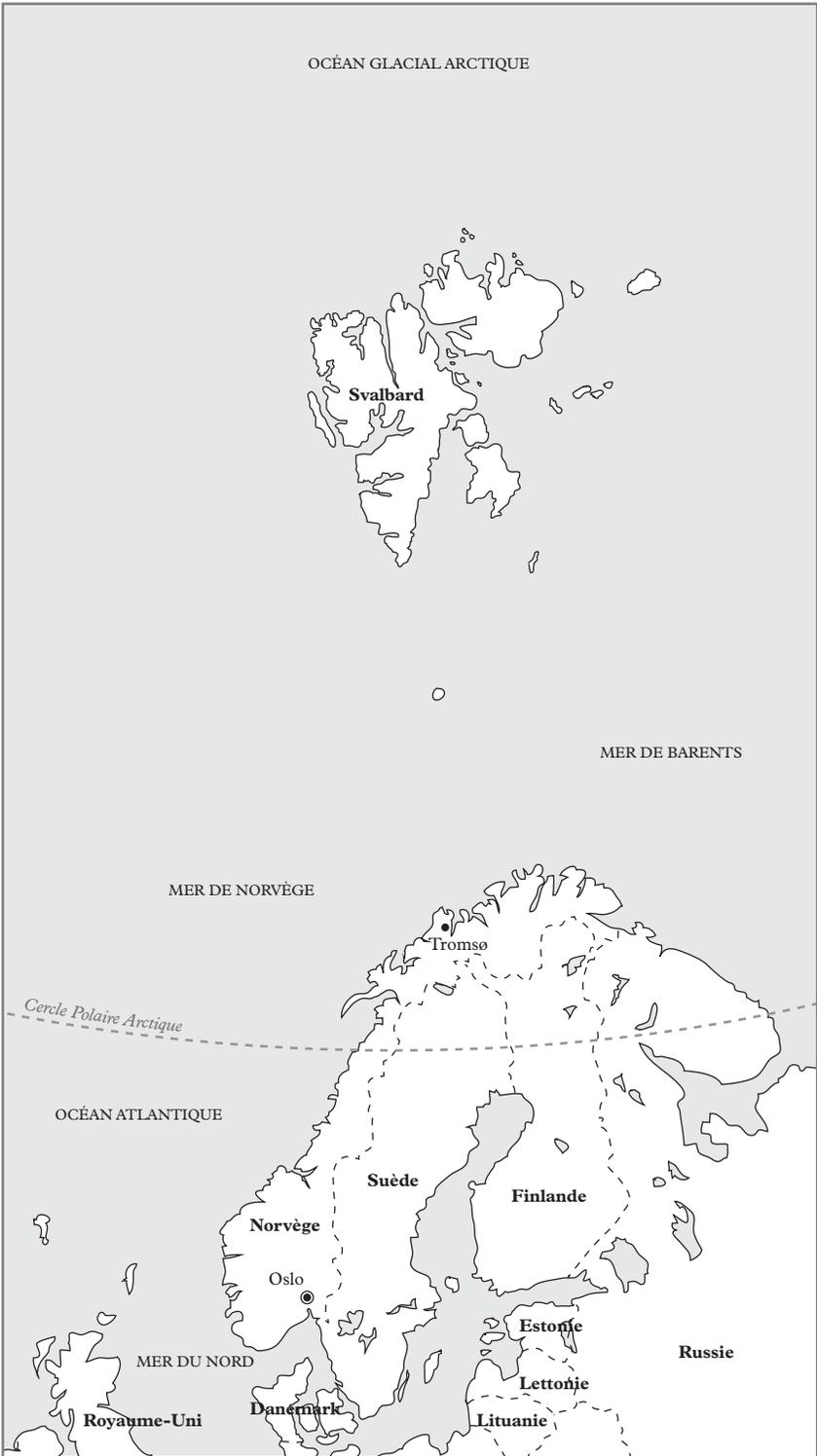
© Forlaget Press, 2008
© Gaïa Éditions, 2011, pour la traduction française
ISBN 13 : 978-2-84720-233-5

Avant-propos

Ce livre est un roman policier, et non un ouvrage documentaire sur l'archipel du Svalbard. Je me suis bien sûr inspirée des années que j'ai moi-même passées là-bas, mais j'ai adapté les détails aux besoins de l'intrigue, qui se situe au milieu des années 1990. Les noms, les lieux et les personnages sont fictifs. J'ai aussi pris de grandes libertés avec l'emplacement des mines de charbon autour de Longyearbyen – les anciennes comme les actuelles – et leur agencement intérieur. J'espère qu'on me le pardonnera car j'ai le plus grand respect pour les mineurs et leur travail.

Il est ici question de gens qui disparaissent, ce qui est tout de même étonnant, vu la taille de la communauté dans laquelle ils vivent...

Ulvøya, le 28 septembre 2008
Monica Kristensen



SVALBARD



Chapitre 1

Des pas dans la neige

Jeudi 22 février, 13 h 30

Il se baissa derrière une grosse congère et avança avec prudence en glissant sur ses genoux. Derrière lui, d'autres amas de neige cachaient la route qui montait à Blâmyra, le lotissement où la compagnie minière logeait ses employés célibataires. De temps en temps une voiture passait, mais la lumière des feux n'éclairait pas jusqu'à lui. Aucun piéton ne s'était aventuré par ici durant la dernière demi-heure. Il était peu probable que quelqu'un le remarque, assis là où il était. Lui, en revanche, voyait bien.

Il faisait un froid mordant. Il resserra la capuche autour de son visage et rabattit la bordure en fourrure sur son front. Au bout d'un moment, l'espace devant lui s'anima. Des petites silhouettes pataudes couraient dans la neige tombée pendant la nuit. Il scruta l'aire de jeux et aperçut presque aussitôt ce qu'il cherchait. Ses yeux se rétrécirent de joie. Aujourd'hui encore, le petit ourson était sorti jouer dans la cour. Il descendait une pente en roulant sur lui-même et en un clin d'œil, il fut couvert de neige. Il se remit péniblement à quatre pattes, mais perdit l'équilibre et l'espace de quelques secondes il disparut de son champ de vision. Deux lapins sautillants glissèrent jusqu'à lui. L'un était vert et avait eu une oreille arrachée qui lui pendait sur la joue. L'autre était bleu. Quand la petite troupe se précipita derrière le cabanon à l'autre bout de la cour, il la guetta de loin.

Quelques minutes après, il se rapprocha discrètement. Il savait qu'à cet endroit-là ils pouvaient passer par-dessus la clôture. Une congère suffisamment haute et dure s'était formée et permettait même aux plus petits d'escalader la barrière. Ils ne voulaient pas toujours, cependant. Parfois ils restaient à l'observer, le regard brillant et interrogateur, un peu comme s'ils ne comprenaient pas ce qu'il souhaitait quand il leur faisait signe d'approcher.

Se risquerait-il à leur donner à manger aujourd'hui ? Une orange, peut-être ? Non, il faisait trop froid. Le plus sûr était sans doute de s'en tenir aux bonbons. Ça, ils aimaient. Il retira un gant et fouilla dans ses grandes poches.

De l'autre côté du bâtiment, la directrice du jardin d'enfants grelottait en haut de l'escalier devant la porte d'entrée. Elle examinait d'un œil inquiet le chemin piétonnier qui passait devant le jardin d'enfants. On était fin février, le ciel était déjà nettement plus clair que quelques jours auparavant. Bientôt le soleil se montrerait pour la première fois de l'année. Les montagnes qui se dressaient autour de la petite ville arctique disparaissaient dans un monde merveilleux de nuages teintés de rouge et de jaune. Les maisons de Longyearbyen, elles, baignaient encore dans une profonde pénombre bleue.

Bien qu'elle soit transie dans son pull à grosses mailles, la directrice continuait à inspecter avec appréhension le chemin qui remontait jusqu'à la petite place tout éclairée. Des silhouettes entraient et sortaient des magasins d'un pas pressé, et quelques rares personnes s'arrêtaient pour bavarder. Dans l'air froid et silencieux, les sons lui parvenaient clairement, mais néanmoins étouffés, comme s'ils étaient emprisonnés dans une petite boîte.

Où était donc passée cette fichue gamine ? Avait-elle vraiment réussi à trouver le moyen de sortir ? La directrice n'arrivait pas à se défaire de l'inquiétude qui l'avait saisie, mais elle ne comprenait pas comment Ella aurait pu ouvrir la porte d'entrée : celle-ci était fermée par une clé en hauteur et hors de portée des petits doigts d'enfant. Non, elle finirait bien par se manifester, comme tous les autres avant elle cet hiver. Mais qu'il était agaçant de ne pas savoir où ils se cachaient, ces petits malins. Il était presque incroyable qu'ils aient pu dénicher un coin où se terrer. Pas effrayant. Elle n'irait pas jusque-là. Mais agaçant, oui.

La directrice se rendit compte que quelque chose, sous ses yeux, l'inquiétait. Sur le chemin, dans la direction opposée, vers le Polar Hotel, elle distinguait nettement une trace de pas. Ou plus exactement deux traces de pas. Une ligne toute droite de grandes empreintes laissées par des chaussures d'adulte. Et à côté, de toutes petites marques de semelles d'enfant qui s'entrecroisaient avec les grandes. Se pourrait-il que quelqu'un

soit venu chercher Ella sans prévenir ? Dans ce cas, elle veillerait personnellement à ce que cela ne se reproduise pas et à ce que cette personne n'agisse plus de façon aussi inconsidérée. La directrice se montrait stricte sur ce point. Si quelqu'un d'autre que les parents était censé récupérer les enfants, elle exigeait que l'équipe en soit avertie suffisamment à l'avance.

Les deux pistes dessinées par les empreintes de pas enfoncées dans la neige fraîche semblaient paisibles. À l'abri du moindre souffle d'air, elles se découpaient dans les cônes de lumière des lampadaires. Le chemin, désert, passait devant le nouvel hôpital jaune clair tout illuminé qui se dressait juste en face du jardin d'enfants. À ce qu'elle pouvait voir, les traces longeaient le bord de la congère. Les flocons de neige, néanmoins, avaient recommencé à tomber doucement dans l'air silencieux. Des petites aiguilles de glace s'échappaient de la lumière bleue et tournoyaient, indécises, ici et là. Bientôt les empreintes auraient disparu.

La directrice soupira et regagna le vestiaire encombré de petits vêtements colorés jetés sur les étagères basses et les portemanteaux. On avait fait rentrer les enfants de bonne heure à cause du froid. La combinaison d'Ella n'était pas suspendue à sa patère, mais cela ne voulait pas forcément dire grand-chose. Quoi qu'on fasse, les enfants laissaient toujours traîner leurs affaires partout. Le bonnet d'ours marron aux oreilles en peluche qui appartenait à Ella n'était pas sur l'étagère. Ses bottines non plus. Ella était fière de son bonnet et de ses chaussures en cuir rose bordées de fourrure blanche. Elle était la seule à en avoir des comme ça. Une gentille mamie qui vivait dans le sud de la Norvège les lui avait offertes, et il ne lui viendrait pas à l'idée de les délaissier. La directrice pensa que, si elle trouvait le bonnet et les bottines, Ella ne serait sans doute pas loin.

Le jardin d'enfants se situait en centre-ville de Longyearbyen. Ceux qui vivaient ici disaient cela sans aucune ironie, seuls les touristes trouvaient amusant que l'on emploie les termes de Grand-place et centre-ville pour parler de la grosse poignée de bureaux, magasins, cafés et restaurants regroupés là.

Mais c'était les visiteurs qui ne comprenaient pas. Ils ne pensaient pas à tous les kilomètres de routes désertes qui séparaient

les maisons les plus retirées dans la vallée de l'Adventdal des grues du Kullkaia, le quai réservé à l'expédition du charbon. Ils n'avaient pas conscience de l'obscurité qui entourait les habitations de Blåmyra et Skjæringa. Et ils avaient oublié les empreintes laissées par un ours polaire qui, sans bruit et presque invisible sur la neige, avait traversé la ville de son pas lourd pour rejoindre les fjords couverts de glace. Les habitants, eux, savaient que même dans les plus petits villages il y avait un centre où l'on pouvait s'autoriser à baisser la garde et se sentir en sécurité. Et dans ce centre, au milieu des lumières, le jardin d'enfants et l'hôpital étaient séparés par le paisible chemin piétonnier. Personne n'avait jamais vu de traces d'ours à cet endroit-là.

Le sentier s'étendait du Polar Hotel à la Grand-place où trônait la statue de bronze très réaliste d'un mineur avec un casque de protection sur la tête et une pelle à la main. Il se faufilait ensuite devant le nouvel hôtel Basecamp, coquettement revêtu de planches de bois flottants bruts de couleur grège, puis il reprenait ses aises entre la boutique Rabiesbua et un magasin de sport avant, enfin, de disparaître dans la Hilmar Rekstens vei, laissant les piétons sans même un bord de route où marcher en sécurité. Ces derniers étaient en effet utilisés par les motoneiges.

Le chemin était rarement emprunté, ou seulement par petits bouts, entre le bâtiment qui abritait la banque et la poste et le parking voisin, par exemple. Ou du parking près des bureaux du Næringsbygg jusqu'à la Grand-place. De plus en plus de gens prenaient leur voiture pour aller au travail. Bientôt, ceux qui possédaient un chien et les joggers seraient les seuls à marcher.

La nuit polaire n'était plus comme avant. Autrefois, il arrivait que l'on croise d'autres habitants le long des routes et que l'on papote un peu. Tout le monde savait qui sortait, où chacun allait, et globalement tout ce qui se passait. Il était désormais plus difficile de se tenir au courant. La nuit polaire avait repris possession des abords de la ville.

« T'as trouvé Ella ? » L'assistante maternelle responsable des plus grands était en chaussettes et elle ne l'avait pas entendue entrer dans le vestiaire.

La directrice hésita. Elle ne voulait pas affoler ses employées inutilement. « Il y avait des empreintes de chaussures d'enfant

juste devant l'escalier, mais elle ne peut pas... même si elle avait réussi, je ne sais comment, à ouvrir de l'intérieur, elle n'aurait jamais pu refermer derrière elle de l'extérieur. La clenche est trop haute. Un adulte, en revanche, bien sûr... » Elle posa sur l'assistante un regard découragé. « Tu as fait le tour de toutes les pièces ? Et les toilettes, tu as vérifié ?

– J'ai cherché partout. J'ai même appelé son père sur son portable, mais il n'a pas répondu. Il est sans doute au fond de la mine.

– Tu l'as dit à Tone ? » La directrice jeta un coup d'œil furtif autour d'elle.

« Non, elle est à l'intérieur avec les petits. Elle a l'air tellement bien, pour une fois. Je n'ai pas eu le cœur de lui annoncer que sa fille s'était encore éclipsée en douce. Elle était complètement paniquée l'autre jour quand elle a disparu. »

L'assistante ramassa une moufle par terre et la mit sur l'étagère. « D'après toi, où peuvent-ils bien se cacher ? Je ne comprends pas, j'ai l'impression qu'on a fouillé partout, même dans le placard à balais. »

Elles échangèrent un long regard.

L'homme derrière la congère était à peu près sûr que personne ne le voyait. Il pensait aux enfants et à leurs joues rouges, le nez et les joues rouges, et leurs petits reniflements quand ils aspiraient les deux gouttes d'humidité sur leur lèvre supérieure. Les mouvements maladroits dans leur combinaison et les yeux brillants qui l'observaient sans détour et avec curiosité, comme si rien ne le distinguait des autres adultes qu'ils rencontraient. Il mourait d'envie de serrer leurs petits corps contre lui, mais il n'osait même pas tendre la main pour toucher leurs visages enthousiastes.

Les gamins étaient ravis d'avoir des bonbons, mais impossible de les convaincre d'enjamber la clôture. Et il ne voulait pas prendre le risque de s'introduire subrepticement dans la cour. Derrière les fenêtres éclairées du jardin d'enfants, il apercevait des silhouettes qui allaient et venaient. Peu auparavant, une des femmes était longuement restée derrière un rideau à regarder dans sa direction. Il n'avait pas bougé d'un pouce en espérant se confondre avec la pénombre derrière la congère.

Il ne s'était rien passé. Aucune porte ne s'était ouverte à la

volée en claquant contre le mur extérieur. Aucune voix furieuse en provenance de la maison ne l'avait interpellé à travers la cour en lui demandant ce qu'il faisait là.

Les heures s'écoulaient. L'homme derrière le tas de neige avait froid mais ne remuait que de temps en temps, avec précaution et lentement. Puis soudain il ne fut plus là.

La directrice enfila des vêtements chauds et ses bottines puis sortit dans l'escalier à l'arrière du bâtiment. Elle avait devant elle la cour avec les toboggans, les balançoires et le portique. Une luge oubliée gisait dans la pénombre bleue près de la clôture donnant sur la route. Pas d'Ella à l'horizon. Elle appela doucement son nom, d'un air presque embarrassé. Et si des gens passaient dans les parages ? Que penseraient-ils en la voyant crier comme ça ? Sa voix, cependant, ne portait pas. C'était comme si, à mi-chemin, elle renonçait à continuer et s'enfonçait dans la neige fraîche.

Le cabanon était dans l'obscurité. Un vieux crochet rouillé bloquait la porte. Ella n'aurait jamais réussi à le remettre toute seule. Et si un des enfants l'avait enfermée à l'intérieur ? Et que personne ne l'ait entendue appeler à l'aide ? Quand la directrice descendit les marches d'un pas rapide, elle avait cessé de songer à tous les effrayants « et si... » possibles.

De leur trou dans la neige, les enfants observaient la directrice. Ils gloussaient, mais tout bas, en étouffant leurs petits rires derrière leurs moufles épaisses. Ils aperçurent d'abord les énormes chaussures qui descendaient lourdement les marches. Puis la directrice traversa la cour en de longues enjambées qui crissaient dans la neige et se dirigea vers le cabanon. Elle portait sa longue doudoune marron. Pourquoi donc allait-elle là-bas ? Magnus sortit la tête du trou pour mieux voir ce qu'elle fabriquait, mais Kalle le tira brutalement en arrière. Ils se taisaient maintenant et chacun grimaçait pour indiquer aux autres de faire attention.

Peu de temps auparavant, l'assistante maternelle avait crié aux enfants de rentrer, il faisait trop froid pour rester dehors. Mais ils avaient encore les poches pleines de bonbons qu'ils n'avaient pas mangés, et c'était Kalle qui avait suggéré de se réfugier dans le trou sous le bâtiment. Alors que les enfants avaient progressivement regagné leurs sections, la petite bande

s'était cachée. Ils rampaient maintenant à travers l'étroit tunnel dans la neige. Ils se doutaient que c'était probablement eux que la directrice cherchait. Mais elle ne les trouverait pas. Les adultes étaient tellement bêtes. Les enfants ne savaient pas quel mot choisir pour le dire. Les adultes ne comprenaient jamais rien. Quand on pense que la directrice ne les croyait même pas capables d'ouvrir la porte d'entrée !

« Les nuls », chuchota Kalle, qui allait bientôt avoir six ans. C'était lui qui connaissait tous les mots cool. « Quelle bande de nuls. Ils sont vraiment trop nuls. » Il avait perdu les deux dents de devant et zézayait un peu sur certaines lettres, ce qui lui donnait un air moins dur et moins adulte qu'il l'aurait souhaité.

Le quatuor continua à ramper à reculons jusqu'à la grande cavité sous le jardin d'enfants. Ils essayaient de ne pas faire de bruit, mais leurs combinaisons frottaient sur la neige. Et ils ne pouvaient pas s'empêcher de se chamailler alors qu'ils descendaient sous le bâtiment.

« Mais euh, pousse pas !

– C'est toi qui pousses. Et puis en plus tu m'as donné un coup de pied.

– C'est même pas vrai d'abord ! C'était... »

Les bruits s'atténuèrent puis s'évanouirent.

Comme la plupart des maisons de Longyearbyen, le jardin d'enfants était édifié sur des pilotis enfoncés à plusieurs mètres de profondeur. Il n'y avait que deux méthodes de construction possibles au Svalbard : soit on laissait les maisons à même le sol évoluer au gré du gel et du dégel de la couche supérieure du permafrost, soit on les bâtissait sur des poteaux suffisamment longs pour atteindre la partie qui ne fond jamais. La première méthode était plus adaptée aux maisons en rondins : le bois étant souple, il travaillait avec les saisons. L'autre méthode était celle utilisée pour les maisons en dur, afin d'éviter que les murs ne se fissurent. Pour peu que les constructions sur pilotis soient correctement orientées par rapport aux vents, elles avaient l'avantage de laisser passer la neige, qui s'engouffrait sous la maison pour ressortir de l'autre côté. Mais le jardin d'enfants n'était pas assez surélevé. Lors des hivers très neigeux, les congères s'amassaient autour du bâtiment et formaient une grotte invisible.

La directrice autorisait les enfants à s'amuser sous la maison.

Il faisait sombre là-dessous, il y avait plein de gravillons et cela sentait le fer et la terre. L'espace était exigü et bas de plafond, en tout cas pour les adultes. Comme la plupart des enfants accueillis dans la structure de Kullungen avaient des parents qui, d'une façon ou d'une autre, travaillaient pour la compagnie minière Store Norske Spitsbergen Kulkompani, elle avait aménagé des passages entre les rangées de piliers, afin que les petits puissent jouer à être au fond d'une mine de charbon. La SNSK avait offert des lampes pareilles à celles qui se trouvaient dans les galeries et aussi un peu de matériel ; le tout était placé à intervalles réguliers. La directrice estimait avoir obtenu une représentation réaliste grâce à laquelle les petits pourraient en apprendre un peu plus sur l'industrie minière. Les jeux sous la maison n'avaient cependant lieu qu'en été et à l'automne. En hiver, les couloirs étaient bouchés par la neige. Du moins la directrice le croyait-elle.

Certains enfants, en effet, avaient découvert qu'à cette époque aussi il y avait de grosses cavités sous la maison. S'ils se faufilaient dans l'excavation qui ne manquait pas de se former sous l'escalier de la cour, ils dévalaient ensuite une petite rampe débouchant dans une grotte sombre et basse dans la neige tassée. Ils avaient compris comment creuser des petits trous du côté du chemin piétonnier. Ces derniers laissaient filtrer les rayons de lumière émis par les lampadaires et leur permettaient aussi d'espionner les gens qui passaient – ou en tout cas d'essayer de deviner à qui les chaussures appartenaient.

Mais ce jour-là, ils avaient autre chose en tête. « Faut pas que tu grimpes sur le tas de neige à côté du cabanon. Tu vas tout gâcher », dit Kalle en colère à l'un des jumeaux. « Répète après moi : Je jure que je passe plus au-dessus de la clôture. » Kalle parlait un dialecte chantant et indéfinissable, un mélange des langues du Trøndelag et du Nord, comme la plupart de ceux qui avaient grandi à Longyearbyen.

Le petit garçon de trois ans hocha la tête, au bord des larmes. « Je voulais juste prendre le chocolat, je voulais pas... » Il renifla et s'essuya sous le nez avec sa manche.

« Bon d'accord. » Kalle se détourna avec un air de grand. « Mais si tu recommences, j'arrache l'autre oreille de ton bonnet lapin.

– Eh, t'es trop méchant, merde ! » Magnus se doutait vaguement

qu'il devait y avoir une raison pour laquelle il éprouvait le besoin de se démarquer aussi souvent – du moins quand il l'osait – de l'autre garçon de son âge.

« Et toi, t'es pas obligé de dire des gros mots ! s'écria Ella avec indignation.

– Grrr ! » Les trois garçons se retournèrent vers elle en grognant vu que, quand même, c'était une fille. « Chut ! Ingrid peut nous entendre, taisez-vous tous les trois. »

Comme d'habitude, Kalle avait le dernier mot. Il plongea les mains dans les poches de sa combinaison. « Vous avez eu quoi, vous ? » Trois caramels et un petit sachet de bonbons furent posés par terre. Sous son œil vigilant, les autres étalèrent eux aussi leur butin sur la neige. Ils partagèrent équitablement et se dépêchèrent de fourrer les sucreries dans leur bouche. Durant un moment, il régna entre eux une relative entente pendant qu'ils mastiquaient consciencieusement.

« Tu crois que c'est le sixième homme qui t'a poussé tout à l'heure ? demanda Ella à Kalle.

« Le sixième homme ça existe pas, d'abord. » Kalle lui lança un regard sévère. « Y a que les rigolos qui y croient. Les ch-charlots ! » Le père de Kalle, porion dans les mines de charbon de Svea, travaillait pour la compagnie depuis plus de vingt ans.

« C'est quoi le sixième homme ? demanda le jumeau en jetant un coup d'œil inquiet autour de lui.

– On dit que c'est celui qui suit les gueules noires au fond de la mine mais personne sait qui c'est », expliqua Kalle d'un ton hautain. Le jumeau n'avait pas l'air de comprendre. « Les gueules noires. Les mineurs, quoi. Eh ben quand ils extraient le charbon tout au fond de la mine... eh ben, il fait sombre. Plus sombre qu'ici, peut-être. Eh ben, alors, si... eh ben s'il y en a un qui se retourne pour voir ce que font ses copains... alors il voit qu'il y a un homme en trop. S'ils sont cinq, eh ben il a l'impression qu'ils sont six en train de piocher le charbon. C'est ça le sixième homme. Et y a que les gens comme le père d'Ella, les nouveaux arri... les... les petits nouveaux, qui croient aux fantômes. »

Ella baissa les yeux. Elle aurait voulu défendre son père, mais elle ne savait pas vraiment quoi dire. « Mon papa, en tout cas, il croit au sixième homme. Lui, il l'a vu, d'abord », finit-elle par déclarer. Kalle ne prit pas la peine de répondre. Il y eut une pause.

« Y a quoi sous la maison si on continue plus loin ? » demanda soudain Magnus. Il avait déjà terminé ses bonbons.

Kalle haussa les épaules, mais Ella fut piquée par la curiosité. « On y va ? » Elle se mit à plat ventre dans la neige et s'engagea dans une petite ouverture qui s'enfonçait dans l'obscurité. Les autres enfants se penchèrent en avant pour regarder, et Magnus rampa lentement à sa suite. Peu après, ils entendirent un glapissement d'Ella. « Au secours, ça s'est écroulé. J'ai de la neige qui m'est tombée dans le cou. Ouh là là, dis donc ! Venez voir le trou ! Il est super grand ! »

Mais Kalle tira Magnus par la jambe en criant qu'ils devaient retourner vérifier si la directrice était rentrée.

« J'ai froid, pleurnicha le jumeau. Allez, viens ! »

Kalle se glissa en premier hors du trou et veilla à ce que personne ne les remarque par la fenêtre. Il monta l'escalier sur la pointe des pieds et frappa quelques coups à la porte. À l'intérieur, le deuxième jumeau poussa le banc devant la serrure et grimpa dessus de façon à pouvoir tourner la clé. Il eut un peu de mal à garder le pêne en position ouverte, mais y parvint et repoussa le banc à sa place. Un coup sur la porte annonça à Kalle que tout était prêt dans le vestiaire.

Sous la maison, Ella dut entreprendre de faire demi-tour dans l'étroit tunnel. Elle se mit à transpirer, elle avait chaud, et elle était triste que personne ne l'ait attendue. Quand, enfin, elle réussit à se hisser dehors, les autres étaient rentrés depuis longtemps. Et elle oublia de refermer à clé.

De l'autre côté du jardin d'enfants, sur le chemin, des grosses chaussures en cuir se mirent en mouvement. Elles tapèrent un peu du pied sur le sol car l'homme qui les portait était resté immobile un moment à écouter les enfants sous la maison. Il sourit tout seul. Un sourire mélancolique, presque beau dans un visage aussi laid.